

Introduction.

Filles et garçons des « cités » dans la tourmente ? Ordre du genre, question raciale, relégation sociale

Carine Guérandel
*MCF en sociologie, Université de Lille,
Centre de recherche « Individus Épreuves Sociétés » (CeRIES)*

et Éric Marlière
*MCF en sociologie, Université de Lille,
Centre de recherche « Individus Épreuves Sociétés » (CeRIES)*

La jeunesse des quartiers populaires urbains stigmatisés, répondant aux désormais incontournables sobriquets politico-médiatiques de « jeunes des banlieues », « jeunes des cités » ou jeunes des « quartiers sensibles » est devenue l'acteur principal du « problème des banlieues » depuis maintenant quatre décennies. Nous ne traiterons pas ici des problématiques sociales affectant le monde des cités HLM et des banlieues périphériques en général, qui ont été l'objet d'analyses et de travaux de nombreux sociologues, mais plutôt de cet acteur – désigné comme tel au journal de 20 heures¹ – qu'est la jeunesse habitant ou évoluant au sein des quartiers populaires urbains stigmatisés. Projetée sous les feux de la rampe médiatique autour des thématiques de la violence, de la délinquance², de l'insécurité³ et plus récemment du terrorisme, du jihadisme⁴ voire de l'antisémitisme⁵,

1.- BERTHAUT J., *La banlieue du « 20 heures » ? Ethnographie de la production d'un lieu commun*, Paris, Agone, 2013.

2.- MUCCHIELLI L., *Violences et insécurité. Fantômes et réalités dans le débat français*, Paris, La Découverte, 2003.

3.- BONELLI L., *La France a peur. Une histoire sociale de l'insécurité*, Paris, La Découverte, 2008.

4.- Voir tous les ouvrages récents sur la question où les problématiques immigrations et jeunesse des quartiers sont abordées de manière centrale.

5.- TAGUIEFF P.-A., *Une France antijuive ? Regards sur la nouvelle configuration judéophobe*, Paris, CNRS éditions, 2015.

cette jeunesse cristallise clichés et stéréotypes en tout genre. Plus précisément, les jeunes hommes et les adolescents, enfants d'immigrés des anciennes colonies (Maghreb, Afrique subsaharienne) sont régulièrement associés au phénomène des bandes⁶, au trafic de drogue⁷, au fait émeutier⁸, à la radicalisation religieuse⁹ ou encore à la violence envers les filles¹⁰. Ce processus récurrent de mise à l'index de la violence des jeunes dits « issus de l'immigration »¹¹ en échec scolaire tend à produire une vision stigmatisante et homogénéisante du « garçon arabe » de confession musulmane « incivilisé » et peu cultivé¹² renforçant également l'islamophobie¹³. Ainsi, la focale mise sur les garçons, le primat donné aux lectures culturalistes – l'explication des déviances serait à chercher dans la « nature » de la culture musulmane pensée comme sexiste, communautariste, voire obscurantiste – et le caractère anathématisant des discours portant sur ces jeunes français, perçus au mieux comme véhéments, au pire comme « ennemis de l'intérieur »¹⁴, participent à l'essentialisation de la catégorie « jeunes de cités ». Or la réalité empirique est beaucoup plus complexe. Si une partie d'entre eux est connue et appréhendée comme dangereuse, une autre qui s'éloigne nettement de ces descriptions alarmistes¹⁵ reste tout simplement ignorée. Cette jeunesse « des cités » dissimulée, camouflée, bref invisible, regrouperait une majorité de filles ou de jeunes femmes, d'étudiants et d'étudiantes, d'hommes et de femmes salariés, de militantes et de militants, d'entrepreneurs et d'entrepreneuses, etc.

Cet ouvrage s'inscrit dans la lignée des travaux qui réfléchissent sur la situation des jeunes filles et garçons habitants des « cités », loin des projecteurs. Précisons dès à présent quelques points, tout aussi évidents qu'ils puissent paraître. Dans les

6.- ROBERT P., LASCOUMES P., *Les bandes d'adolescents*, Paris, Les éditions ouvrières, 1974 ; MAUGER G., *Les bandes, le milieu et la bohème populaire. Étude de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires (1975-2005)*, Paris, Belin, 2006.

7.- DUPREZ D., KOKOREFF M., *Les mondes de la drogue*, Paris, Odile Jacob, 2000.

8.- CORTESERO R., MARLIÈRE E., « L'émeute est-elle une forme d'expression politique ? Dix ans de sociologie des émeutes de 2005 », *Agora Débats/Jeunesses*, n° 70, 2015, p. 57-77.

9.- KHOSROKHAVAR F., *Radicalisations*, Paris, Maison des sciences de l'Homme, 2014.

10.- HAMEL C., « "Faire tourner les meufs". Les viols collectifs : discours des médias et des agresseurs », *Gradhiva*, n° 33, 2003, p. 83-92 ; MUCCHIELLI L., *Le scandale des « tournantes »*. *Dérives médiatiques, contre-enquête sociologique*, Paris, La Découverte, 2005.

11.- Appellation devenue incorrecte car à la fois infantilisante et ne prenant pas en compte les différentes générations et classes d'âge. Le terme de « descendant d'immigrés » paraît donc plus approprié pour parler de ces jeunes, voir SANTELLI E., *Les descendants d'immigrés*, Paris, La Découverte, 2016.

12.- GUENIF-SOUILAMAS N., MACÉ E., *Les féministes et le garçon arabe*, Paris, Éditions de l'Aube, 2004.

13.- GEISSER V., *La nouvelle islamophobie*, Paris, La Découverte, 2003.

14.- RIGOUSTE M., *L'ennemi intérieur : la généalogie coloniale et militaire de l'ordre sécuritaire*, Paris, La Découverte, 2009.

15.- MARLIÈRE E., *Jeunes en cité. Diversité des trajectoires ou destin commun ?*, Paris, L'Harmattan, 2005.

« cités »
rassemble
cents – co
milieux po
habitant c
urbaine. I
« sensible
homogène
de la régio
de-France
des quarti
de ceux s
migrants n
ces territo
françaises.
fique d'ap
sociologic
du « brou
question n
une grille
prisme du
auteurs pr
et la race¹⁹
réflexion,
populaire
grille de le
à ces habit
paraît esse

16.- Pour u

La Déc

17.- Pour u

lés dan

Sociolo

18.- PETON

1979.

19.- Quelq

à des c

socialé

et les s

tue con

proces

à une c

« cités » cohabitent des filles et des garçons. La dénomination « jeunes des cités » rassemble des individus aux âges sociaux différents : des adolescents, des post-adolescents – comme par exemple les étudiants – et de jeunes adultes¹⁶. Les jeunes des milieux populaires n'habitent pas tous dans des « cités » de relégation et les jeunes habitant ces quartiers stigmatisés n'épuisent pas la diversité de la jeunesse populaire urbaine. Les « cités », ces espaces qualifiés par les politiques publiques de zones « sensibles » ou de quartiers prioritaires de la politique de la ville, ne sont pas tous homogènes en fonction de l'aire géographique où ils se trouvent¹⁷ : les cités HLM de la région parisienne disposant d'infrastructures « avantageuses » propres à l'Ile-de-France et situées à proximité des dynamiques économiques et urbaines dénotent des quartiers beaucoup plus relégués de certaines villes de province ou à l'inverse, de ceux situés dans les « villes centres ». De même, les jeunes descendants de migrants ne vivent pas tous dans ces quartiers dits « sensibles » et les habitants de ces territoires ne sont pas tous des enfants d'immigrés issus des anciennes colonies françaises. Aussi, afin de comprendre ce que signifie et implique de manière spécifique d'appartenir à la catégorie « jeunes des cités », de nombreuses recherches sociologiques ont été menées depuis près de quarante ans pour tenter de sortir du « brouillard »¹⁸. Si la question sociale a d'abord été largement privilégiée, la question raciale s'impose progressivement – mais non sans difficultés – comme une grille de lecture utile à l'analyse. Dans le même temps, des travaux déclinés au prisme du genre éclairent l'objet de façon nouvelle. De manière plus récente, des auteurs privilégient l'articulation des rapports de domination – le genre, la classe et la race¹⁹ – pour penser la singularité de la jeunesse des « cités ». À ce stade de la réflexion, il s'agit de saisir ce qui se joue actuellement pour la jeunesse des quartiers populaires urbains stigmatisés. Qu'est-ce qui fait problème aujourd'hui ? Quelle grille de lecture privilégier afin de mieux appréhender les enjeux sociaux propres à ces habitants et à ces générations de jeunes ? Afin de répondre à ces questions, il paraît essentiel de revenir sur un ensemble de constats.

16.– Pour une définition précise des trois âges de la jeunesse, voir GALLAND O., *Les jeunes*, Paris, La Découverte, 2009, p. 61-72.

17.– Pour une présentation synthétique des principaux indicateurs de difficultés sociales cumulés dans les ZUS mais aussi des critères d'hétérogénéité de ces territoires, voir AVENEL C., *Sociologie des « quartiers sensibles »*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 19-22.

18.– PETONNET C., *On est tous dans le brouillard. Ethnologie des banlieues*, Paris, Éd. Galilée, 1979.

19.– Quelques précisions s'imposent quant à l'emploi des termes. La « race » ne renvoie pas à des différences de nature entre des groupes d'individus mais relève d'une construction sociale et politique, voir WACQUANT L., « L'énigme du couple race et classe dans la société et les sciences sociales étasuniennes », *Transatlantica*, 2009, [en ligne]. La « race » constitue comme « la classe » ou « le genre » un rapport social de domination qui passe par un processus de racisation, c'est-à-dire d'altérisation de l'autre en raison d'une appartenance à une origine réelle ou supposée mais toujours essentialisée.

Observer et articuler les rapports de genre, de classe et de racisation²⁰ pour sortir du « brouillard »

Derrière l'expression « jeunes des cités » se manifeste le plus souvent l'image d'un garçon, adolescent ou jeune adulte portant casquette, jean large et baskets. En mettant la focale sur l'émeutier – ce garçon « arabe » ou « noir » violent et en échec scolaire –, le débat public passe ainsi sous silence durant près de deux décennies la présence des filles dans les quartiers populaires urbains stigmatisés ou du moins, tend à l'édulcorer conformément au mythe de la non-violence féminine²¹. Plus discrètes dans l'espace public²² et considérées comme moins enclines aux comportements délictueux²³, les « filles des cités », et plus spécifiquement les descendantes de migrants, jouissent d'une image plus favorable que celles de leurs homologues masculins dans la rhétorique politique et médiatique : elles seraient des « héroïnes » émancipées²⁴, en réussite scolaire et vectrices potentielles de changement social²⁵. Et lorsqu'elles apparaissent sur la scène médiatique, on évoque essentiellement les affaires du « voile islamique », des « tournantes » ou des mariages « forcés » qui tendent à enfermer ces jeunes femmes dans une position de victimes de la violence des hommes machistes qu'elles côtoient – comprendre le plus souvent de confession musulmane. Loin de ces postures culturalistes et misérabilistes, un certain nombre de travaux récents étudient la fabrique du genre²⁶ dans les « cités ». S'ils mettent en évidence les relations particulièrement difficiles entre les deux groupes de sexe et les injonctions sexuées et sexuelles, inscrites dans des rapports de domination, qui pèsent sur les garçons et les filles de manière distincte²⁷, ils ne valident pas pour

20.- Nous empruntons la formule à Rolland Pfefferkorn qui parle de rapports sociaux de racisation « dans lesquels certains groupes sont racisés et d'autres mettent en œuvre des logiques racisantes », voir PFEFFERKORN R., « Rapports de racisation, de classe, de sexe... », *Migrations Société*, n° 133, 2011, p. 194.

21.- CARDI C., PRUVOST G. (dir.), *Penser la violence des femmes*, Paris, La Découverte, 2012.

22.- COUTRAS J., *Crise urbaine et espaces sexués*, Paris, Armand Colin, 1996.

23.- RUBI S., *Les « crapuleuses », ces adolescentes déviantes*, Paris, PUF, 2005.

24.- Pour une analyse critique de la construction de cette figure de la « beurette », voir GUÉNIF-SOUILAMAS N., *Des Beurettes*, Paris, Hachette, 2000.

25.- Voir par exemple l'engagement associatif des femmes migrantes ou des descendantes de migrants et leur rôle de « médiatrices socioculturelles » au sein des cités dès les années 1980, voir BOUKHOBZA N., « Les filles naissent après les garçons », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 21, n° 1, 2005, p. 227-242.

26.- Le concept de genre désigne l'ordre social construit sur la différenciation et la hiérarchisation des sexes. Il implique de penser les deux groupes de sexe de manière antagoniste et relationnelle. Pour un état des lieux de la genèse du concept en France et de ses usages contemporains, voir CLAIR I., *Sociologies du genre*, Paris, Armand Colin, 2012.

27.- BOURGOIS P., *En quête de respect. Le crack à New-York*, Paris, Le Seuil, 2001 ; CLAIR I., *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Armand Colin, 2008 ; FAURE S., « HLM : côté filles, côté garçons », *Agora Débat/Jeunesse*, n° 41, 2006, p. 94-108 ; FAURE S., GARCIA M.-C., *Culture hip-hop, jeunes des cités et politiques publiques*, Paris, La Dispute, 2005 ; GUÉRANDEL C., *Le sport fait mâle. La fabrique des filles et des garçons dans les cités*, Grenoble, PUG, 2016 ; LÉPOUTRE D., *Cœur de banlieue. Codes rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 1997.

autant les
contraire
juvéniles
Articulé
« racialis
à la virgini

Une part
provenan
travailleu
« ouvrier
les banlie
l'espace n
émerger l
avec nota
phénomè
se déplac
cisation d
dominati
eux-mêm
Concerna
les discrim
peuvent é
cités HLM
naires de
relève d'u
à un grou
hijab en t

28.- HAME
n° 17,
dantes
n° 1, 2

29.- SAINS
témoir

30.- NOIRI

31.- Voir p
New Y

32.- POUTI
et leu

33.- Comm
sentée
sociale
Aussi,
migran
des for

le racisation²⁰

ent l'image d'un
e et baskets. En
r » violent et en
e deux décennies
és ou du moins,
féminine²¹. Plus
nes aux compor-
les descendantes
urs homologues
des « héroïnes »
gement social²⁵.
essentiellement les
es « forcés » qui
nes de la violence
ent de confession
certains nombre
». S'ils mettent
groupes de sexe
de domination,
valident pas pour

rts sociaux de raci-
it en œuvre des lo-
classe, de sexe... »,
écouverte, 2012.

te », voir GUÉNIF-
es descendantes de
cités dès les années
vue européenne des
ion et la hiérarchi-
manière antagoniste
ce et de ses usages
, 2012.

.001 ; CLAIR I., *Les*
: HLM : côté filles,
S., GARCIA M.-C.,
.005 ; GUERANDEL
noble, PUG, 2016 ;
bb, 1997.

autant les images sociales négatives et « racialisées » précédemment décrites. Au contraire, ils font, par exemple, la démonstration de la complexité des sociabilités juvéniles et de la structuration genrée des espaces, des mobilités et des pratiques. Articulé au concept de race, le genre permet aussi de déconstruire le processus de « racialisation du sexisme » et de penser la diversité des rapports à la sexualité et à la virginité²⁸.

Une partie de ces jeunes – pas tous, tant s'en faut – sont originaires de familles en provenance des pays du Maghreb et plus récemment d'Afrique subsaharienne. Si les travailleurs immigrés issus des anciennes colonies françaises, pour la plupart devenus « ouvriers par destination²⁹ », sont présents depuis le milieu des années 1920 dans les banlieues françaises³⁰, c'est la visibilité grandissante des « jeunes de cités » dans l'espace médiatique et dans certains espaces publics urbains qui participe à faire émerger la question relative à l'immigration. Elle surgit donc dans les années 1980 avec notamment la marche pour l'égalité et contre le racisme mais aussi avec les phénomènes de révoltes urbaines. Progressivement, la question de l'immigration se déplace. Une nouvelle thématique émerge, celle de la *racialisation* ou de l'*ethnification* des rapports sociaux qui résulte du processus – inscrit dans des rapports de domination – par lequel des individus sont socialement définis ou se définissent eux-mêmes en fonction de leur origine nationale ou raciale, réelle ou supposée. Concernant la jeunesse des « cités », le paradigme racial permet alors de penser les discriminations, le « contrôle au faciès » ou le racisme ordinaire³¹ auxquels peuvent être confrontés certains jeunes français – filles et garçons – habitant les cités HLM et dont les parents – voire les grands-parents maintenant – sont originaires de régions des anciennes colonies. En effet, si l'« ethnicité »³² ou la « race » relève d'une construction sociale, tout attribut visible et signifiant une appartenance à un groupe minoritaire – comme la couleur de peau, le patronyme, le port du *hijab* en tant que marqueur d'une religion racisée³³ – au cours d'une interaction

28.– HAMEL C., « De la racialisation du sexisme au sexisme identitaire », *Migrations Société*, n° 17, 2005, p. 91-104 ; HAMEL C., « La sexualité entre sexisme et racisme : les descendantes de migrant-e-s du Maghreb et la virginité », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 25, n° 1, 2006, p. 41-58.

29.– SAINSAULIEU R. et ZEHRAOUI A., (dir.), *Ouvriers spécialisés à Billancourt : les derniers témoins*, Paris, L'Harmattan, 1995.

30.– NOIRIEL G., *Les ouvriers dans la société française 19-20^e siècle*, Paris, Le Seuil, 1986.

31.– Voir par exemple, JOBARD F., LEVY R., *Police et minorités visibles : contrôle d'identité à Paris*, New York, Open Society Justice Initiative, 2009.

32.– POUTIGNAT P. et STREIFF-FENART J., *Théories de l'ethnicité. Suivi de Les groupes ethniques et leurs frontières par Frédéric Barth*, Paris, PUF, 2008.

33.– Comme le montre Didier Fassin, la « question musulmane » en France telle qu'elle est présentée est au cœur de la « question raciale », voir FASSIN D., FASSIN E. (dir.), *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, Paris, La Découverte, 2009, p. 40. Aussi, si toutes les musulmanes françaises portant le *hijab* ne sont pas des descendantes de migrants, on peut supposer que l'ensemble de ces jeunes femmes peuvent être confrontées à des formes de racisme et de discrimination.

sociale fonctionne parfois comme un stigmate³⁴ disqualifiant pouvant constituer un obstacle social spécifique. Finalement, « les « Noirs » ou les « Arabes » en France, aujourd'hui, ont en commun non pas la « race », mais le racisme³⁵. [...] Ce ne sont ni la nature, ni la culture qui sont au principe de la minorité mais la naturalisation [...] d'une catégorie sociale par des pratiques discriminatoires »³⁶. Mais comme le rappelle Didier Fassin et Éric Fassin, « la question raciale est aussi une question sociale³⁷ ». Plutôt que de substituer l'une à l'autre, ils revendiquent leur *articulation* afin de penser la complexité du social.

La question des inégalités sociales – essentiellement déclinée au masculin – compte parmi celles qui ont le plus retenu l'attention des sciences sociales ces dernières années. Depuis le début des années 1980, le contexte économique dégradé pénalise, voire déclasse, durablement les nouvelles générations arrivant sur le marché du travail³⁸. La déstructuration de la classe ouvrière et de son système social, et plus globalement l'effritement de la société salariale³⁹, affecte les destins sociaux individuels et collectifs des membres des classes populaires⁴⁰ en général et pèse tout particulièrement sur les jeunes évoluant dans les quartiers populaires urbains stigmatisés⁴¹. La représentation de l'ouvrier travailleur et producteur laisse la place à celle du « jeune de cité », orphelin de la classe ouvrière, employé précaire et/ou chômeur désœuvré enfermé dans son territoire. Toute une sociologie « nouvelle », davantage orientée sur la jeunesse, se développe alors autour des questions liées à la déviance – logiques de bandes, phénomènes de violence, émeutes urbaines, existence de larcins, petits trafics, rage et « galère » – qui vont prendre le relais sur les conditions d'existence de l'ouvrier, certes virils et rugueux, mais salariés et intégrés dans la société industrielle. L'analyse des représentations et des pratiques des adolescents et jeunes adultes – le plus souvent enfants d'immigrés – se structurent alors autour de la question de la virilité et du

34.- GOFFMAN E., *Stigmate. Les usages sociaux du handicap*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2010.

35.- Comme l'a théorisé Colette Guillaumin dès 1972, le racisme résulte d'un rapport social antagoniste entre groupes majoritaire et minoritaire. Le racisme produit donc la « race » (GUILLAUMIN C., *L'idéologie raciste : genèse et langage actuel*, Paris, Gallimard, 2002).

36.- FASSIN D., FASSIN E. (dir.), *De la question sociale à la question raciale ?*, op. cit. p. 259.

37.- *Ibid.*, p. 15.

38.- CHAUVEL L., *Le destin des générations. Structure sociale et cohorte en France du XX^e siècle aux années 2010*, Paris, PUF, 2014.

39.- BEAUD S., PIALOUX M., *Violences urbaines, violence sociale. Genèse des nouvelles classes dangereuses*, Paris, Fayard, 2003 ; CASTEL R., *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Fayard, 1995 ; MARLIÈRE E., *Des « métallos » aux « jeunes de cité »*. *Sociohistoire d'une banlieue ouvrière en mutation*, Paris, Les éditions du Cygne, 2014.

40.- SIBLOT Y., CARTIER M., COUTANT I., MASCLET O., RENAHY N., *Sociologie des classes populaires contemporaines*, Paris, Armand Colin, 2015.

41.- CHAMBOREDON J.-C., *Jeunesses et classes sociales*, Paris, Presses de l'ENS, 2015 ; DUBET F., *La galère. Jeunes en survie*, Paris, Fayard, 1987.

goût du risque. Aussi pour les jeunes hommes...
tisée dans l'espace so
envers les femmes –
ressource mobilisab
crainte⁴² par ailleurs
manière plus récente
« crapuleuses⁴⁴ » et

Actuellement la co
à précariser les situati
des phénomènes liés
question du déclasser
là encore, davantage
sociales dans les quar
par l'ensemble des so
bien de processus de
strates supérieures de
paupérisés et enclavés
sentiment d'abandon
emblématiques de « l
aux émeutiers – appa
niveau des origines na
politiques – dans les a

42.- NEVEU E., « Gérer
tiques », in DULONG
nité, Rennes, PUR, 20
femmes du Nord, Paris

43.- BOURGOIS P., *En quêt
tion de l'identité maso
Les bandes, le milieu et*

44.- RUBI S., *Les « crapule*

45.- DORLIN E., « Le cœur
les femmes sont... an
SOULAMAS N., « Le
2006, p. 31-35.

46.- CASTEL R., *La monté
Seuil, 2009.*

47.- MAURIN E., *La peur
PEUGNY C., Le déclass*

48.- WACQUANT L., *Parias*

49.- LAPEYRONNIE D., *Gh
Paris, Robert Laffont,*

50.- BEAUD S., MASCLET O., *C
rations sociales d'enfa*

constituer un
» en France,
.] Ce ne sont
naturalisation
mais comme le
une question
ur *articulation*

1 masculin –
s sociales ces
économique
tions arrivant
le son système
cte les destins
s⁴⁰ en général
ers populaires
et producteur
rière, employé
ite une socio-
e alors autour
es de violence,
alère » – qui
certes virils et
lyse des repré-
e plus souvent
la virilité et du

de Minuit, 2010.
un rapport social
donc la « race »
nard, 2002).
o. cit. p. 259.

du XX^e siècle aux

s nouvelles classes
estion sociale. Une
» aux « jeunes de
s du Cygne, 2014.
ie des classes popu-

, 2015 ; DUBET F.,

goût du risque. Aussi, cette masculinité populaire constitue un coût particulier pour les jeunes hommes des « cités » puisqu'elle se voit de plus en plus stigmatisée dans l'espace social – ils sont pensés comme menaçants, asociaux, violents envers les femmes – alors qu'elle apparaît paradoxalement comme la dernière ressource mobilisable pour préserver leur honneur en imposant un respect-crainte⁴² par ailleurs valorisé dans le monde de la survie et du « business »⁴³. De manière plus récente, des travaux s'intéressent aux comportements violents des « crapuleuses⁴⁴ » et questionnent le silence médiatique autour des émeutières⁴⁵.

Actuellement la conjoncture économique tend, quel que soit le milieu social⁴⁶, à précariser les situations économiques et à durcir les rapports sociaux en raison des phénomènes liés à la compétition et à la concurrence, à tel point que la question du déclassement devient omniprésente⁴⁷. Mais ces mutations touchent, là encore, davantage les « jeunes des cités ». La dégradation des relations sociales dans les quartiers populaires urbains stigmatisés est un constat partagé par l'ensemble des sociologues, qu'il s'agisse de « marginalité avancée »⁴⁸ ou bien de processus de ghettoïsation⁴⁹. Le fait que les « classes moyennes » et les strates supérieures des milieux populaires désertent les « quartiers sensibles » paupérisés et enclavés, renforce notamment le processus de stigmatisation et le sentiment d'abandon des jeunes. Ainsi, en vingt ans, on passe des marcheurs – emblématiques de « la génération des beurs » politisée – dans les années 1980, aux émeutiers – appartenant à « la génération de cités », plus hétérogène au niveau des origines nationales mais confronté à de multiples fractures sociales et politiques – dans les années 2000⁵⁰. On pourrait même penser que la situation

42.- NEVEU E., « Gérer les « coûts de la masculinité » ?, Inflations mythiques, enjeux pratiques », in DULONG D., GUIONNET C., NEVEU E., *Boys don't cry ! Les coûts de la masculinité*, Rennes, PUR, 2012, p. 111-139 ; SCHWARTZ, *Le monde privé des ouvriers, Hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF, 1990.

43.- BOURGOIS P., *En quête de respect*, op. cit. ; JAMOULLE P., *Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires*, Paris La Découverte, 2005 ; MAUGER G., *Les bandes, le milieu et la bohème populaire*, op. cit.

44.- RUBI S., *Les « crapuleuses »*, op. cit.

45.- DORLIN E., « Le cœur de la révolte. Tous les jeunes de banlieues sont des hommes, toutes les femmes sont... amoureuses », *Mouvements*, vol. 3, n° 83, 2015, p. 35-41 ; GUÉNIF-SOUILAMAS N., « Le balcon fleuri des banlieues embrasées », *Mouvements*, vol. 2, n° 44, 2006, p. 31-35.

46.- CASTEL R., *La montée des incertitudes. Travail, protections, statut de l'individu*, Paris, Le Seuil, 2009.

47.- MAURIN E., *La peur du déclassement. Une sociologie des récessions*, Paris, Le Seuil, 2009 ; PEUGNY C., *Le déclassement*, Paris, Grasset, 2009.

48.- WACQUANT L., *Parias urbains, Ghetto, Banlieue, État*, Paris, La Découverte, 2006.

49.- LAPEYRONNIE D., *Ghetto urbain. Ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui*, Paris, Robert Laffont, 2008.

50.- BEAUD S., MASCLET O., « Des « marcheurs » de 1983 aux « émeutiers » de 2005. Deux générations sociales d'enfants d'immigrés », *Annales*, n° 4, 2006, p. 809-843.

s'est encore dégradée pour notre décennie avec la question de la radicalisation vers le « jihadisme »⁵¹, désormais inévitable. Aussi, marquées du sceau de la désaffiliation, de la précarité ou de l'incertitude⁵², leurs conditions sociales d'existence se manifestent notamment dans les parcours scolaires ponctués d'illusions et de désillusions⁵³, les difficultés d'insertion professionnelle⁵⁴ et d'accès au logement⁵⁵, leurs pratiques culturelles et de loisirs moins variés et davantage sexués⁵⁶, le rapport au politique souvent distancé⁵⁷, etc. Dans un pays développé, riche et se réclamant de valeurs démocratiques et égalitaires, les parcours émaillés d'échecs et de frustrations produisent alors chez certains jeunes un sentiment d'injustice qui structure leurs représentations sociales, leur rapport aux institutions et aux autres⁵⁸.

Néanmoins, il paraît important de rappeler que toutes et tous ne font pas les mêmes expériences de la précarité. Depuis le milieu des années 2000, certaines recherches s'emploient ainsi à montrer la diversité et l'hétérogénéité des jeunes habitants des cités HLM. Dans sa recherche, Michel Kokoreff ne distingue pas moins de trois catégories de jeunes : le délinquant impliqué dans l'économie souterraine, le jeune en situation de précarité, voire de « galère », et le jeune salarié engagé dans le milieu associatif qui bénéficie d'une formation⁵⁹. Emmanuelle Santelli élabore également une typologie construite autour de quatre catégories de jeunes évoluant dans les quartiers populaires urbains⁶⁰. Elle distingue tout d'abord l'*outsider* en voie de marginalisation sociale et vivant de petits trafics du *self made man* plus proche du marché du travail mais qui rencontre beaucoup de difficultés. Elle différencie aussi

51.- BERTHO A., *Les enfants du chaos. Essai sur le temps des martyrs*, Paris, La Découverte, 2016.

52.- CASTEL R., *Les métamorphoses de la question sociale*, op. cit.

53.- BEAUD S., *80 % de réussite au bac... et après ?*, *Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, La Découverte, 2002 ; CAYOUILLE-REMBLIÈRE J., *L'école qui classe. 530 élèves du primaire au bac*, Paris, PUF, 2016 ; TRUONG F., *Jeunes françaises. Bac +5 made in banlieue*, Paris, La Découverte, 2015.

54.- SANTELLI E., *Grandir en banlieue. Parcours et devenir de français d'origine maghrébine*, Paris, CIEMI, 2007.

55.- MOGUÉROU L., SANTELLI E., « Modes de (déco)habiter des jeunes descendants d'immigrés », *Agora débats/jeunes*, n° 61, 2012, p. 79-92.

56.- GUERANDEL C., *Le sport fait mâle*, op. cit. ; OCTOBRE S., *Pratiques culturelles chez les jeunes et institutions de transmission : un choc de cultures ?*, DEPS, Janvier 2009 ; OUALHACI A., *Se faire respecter. Ethnographie de sports virils dans des quartiers populaires en France et aux États-unis*, Rennes, PUR, 2016.

57.- BARRAULT L., « Anticipations de l'avenir et rapports au politique de jeunes des milieux populaires : une enquête ethnographique en banlieue », *Politique et Sociétés*, Vol. 29, n° 3, 2010, p. 97-114.

58.- MARLIÈRE E., *La France nous a lâchés ! Le sentiment d'injustice chez les jeunes de cité*, Paris, Fayard, 2008.

59.- KOKOREFF M., *La force des quartiers. De la délinquance à l'engagement politique*, Paris, Payot, 2003.

60.- SANTELLI E., *Grandir en banlieue*, op. cit.

deux autres catégories comme celle des *immigrés* à la précarité et celle, au même titre, Sami Zegnani et les *salafis*, faisant À partir d'une enquête sept groupes de jeunes entre-deux – celui du chômage de masse vivant en bas des tours portant barbes, *khab* qui font des études de deux groupes : les – en échec scolaire de cannabis ; et les *mar* – qui fréquentent de ou des études. Reste encore au lycée qui de manière plus spécifique déviants des différenciés à « la *la* de se *laisser faire* trop faibles et subissant de la violence renvoie à citer la catégorisation stratégies de conton « conformes » sous respect et mensonge avec leurs parents ; e entre leur famille et

61.- ZEGNANI S., *Dans*

62.- MARLIÈRE E., *Jeu*

63.- RUBI S., *Les « crap*

64.- KEBABZA H., *WE*

des injonctions de g

de la Délégation I

septembre 2003.

65.- Pour Nacira Guén

ciale, culturelle et s

(émancipées et en

ment docile » (fi

identités sexuées c

SOUILLAMAS N., *D*

deux autres catégories plus féminisées, plus diplômées et surtout plus « intégrées » comme celle des *intellos précaires*, parfois diplômées du supérieur, mais confrontées à la précarité et celle des *actifs stables*, mieux insérées sur le marché du travail. De même, Sami Zegnani classe les jeunes en trois catégories : les *délinquants*, les *rappeurs* et les *salafis*, faisant lui aussi le constat avéré de l'hétérogénéité de leurs trajectoires⁶¹. À partir d'une enquête ethnographique, Éric Marlière met, quant à lui, en évidence sept groupes de jeunes garçons⁶². Les plus âgés, les *vétérans* qui se situent dans un entre-deux – celui du monde ouvrier et du monde post-industriel – sont confrontés au chômage de masse et la précarité. Les trentenaires comptent des *galériens* qui vivent en bas des tours, du RSA et du « système D », des *musulmans pratiquants* portant barbes, *khamis* et circulant dans la cité au rythme des prières et des *invisibles* qui font des études ou exercent un emploi. Une classe d'âge plus jeune se compose de deux groupes : les *algériencours* – dont les familles sont en provenance de Kabylie – en échec scolaire qui occupent la cour centrale de la cité et s'adonnent au trafic de cannabis ; et les *marocainsuds* – dont les familles sont originaires du sud du Maroc – qui fréquentent de temps en temps le territoire sud de la cité en dehors du travail ou des études. Restent les post-adolescents, plus visibles et bruyants que les autres, encore au lycée qui amorcent pour certains des carrières délinquantes. Concernant de manière plus spécifique les filles, Stéphanie Rubi qui travaille sur les comportements déviants des adolescentes repèrent trois groupes entretenant des rapports différenciés à « la loi du plus fort » : 1. « les clairvoyantes », lucides, qui évitent de se *laisser faire* toute en se conformant aux règles scolaires ; 2. « les payottes », faibles et subissant des brimades quotidiennes ; 3. « les crapuleuses », fortes, dont la violence renvoie à des logiques d'honneur et de territoires⁶³. On peut également citer la catégorisation de Horia Kebabza et Daniel Welzer-Lang autour des quatre stratégies de contournement des normes familiales traditionnelles⁶⁴ : les filles « conformes » soumises et résignées ; celles « à demi-soumises » qui oscillent entre respect et mensonge face aux interdits ; les « rebelles » en conflit ou en rupture avec leurs parents ; et celles « en quête d'autonomie » refusant le choix impossible entre leur famille et la société dans laquelle elles vivent⁶⁵. Et prenant le contre-pied

61.- ZEGNANI S., *Dans le monde des cités. De la galère à la mosquée*, Paris, PUR, 2013.

62.- MARLIÈRE E., *Jeunes en cité*, op. cit.

63.- RUBI S., *Les « crapuleuses »*, op. cit.

64.- KEBABZA H., WELZER-LANG D., « *Jeunes filles et garçons des quartiers. Une approche des injonctions de genre*, Université de Toulouse Le Mirail, Rapport réalisé avec le soutien de la Délégation Interministérielle à la ville et la Mission de Recherche Droit et Justice, septembre 2003.

65.- Pour Nacira Guénif-Souilamas, les beurettes prises dans un triangle des dominations (sociale, culturelle et sexuée) refusent le choix impossible entre « être docilement héroïque » (émancipées et en rupture avec leur famille victime de préjugés racistes) ou « héroïquement docile » (fidèles aux coutumes traditionnelles familiales qui les assignent à des identités sexuées contraignantes) en inventant des « libertés tempérées », voir GUÉNIF-SOUILAMAS N., *Des beurettes*, op. cit., p. 27.

des débats politiques, médiatiques et juridiques sur le « voile islamique » interprété comme antirépublicain et sexiste, Françoise Gaspard et Farhad Khosrokhavar montrent qu'il existe plusieurs significations au port du *hijab*⁶⁶. Pour les plus âgées, le foulard traditionnel apparaît comme une façon de préserver le lien avec les coutumes du pays d'origine. S'il est parfois imposé par les parents comme support de l'honneur familial, le foulard des adolescentes – lorsqu'il est librement choisi – s'apparente à un moyen d'affirmation de soi. Il permet aussi de gagner en autonomie sans éveiller les soupçons du milieu familial et en se préservant de l'agressivité des garçons dans les espaces publics de la « cité ». Enfin, le voile revendiqué des post-adolescentes et des jeunes femmes relève d'un choix personnel, souvent fait contre l'avis de leur famille et en réaction à la stigmatisation subie dans la société française. Elles réclament le droit d'être « françaises *et* musulmanes, modernes *et* voilées, autonomes *et* habillées à l'islamique⁶⁷ » : « le voile constitue d'une certaine manière un processus d'inversion du stigmate, [...] de prise de conscience de l'identité discriminée. Puisqu'on les traite différemment, elles vont afficher volontairement leur différence en revendiquant l'identité musulmane⁶⁸ ». Bien entendu, et tout le paradoxe se trouve à ce stade, la diversité des parcours et des pratiques des garçons et des filles ne doit pas masquer les mécanismes de domination qui pèsent collectivement sur ces jeunes appartenant aux classes populaires, pris dans l'ordre du genre qui génère des violences symboliques et matérielles⁶⁹ et pour certains, confrontés aux discriminations raciales. Les trajectoires et les expériences variées restent, ainsi, circonscrites la plupart du temps à un « espace des possibles ».

Finalement, cet ouvrage n'entend pas déconstruire la catégorie « jeunes des cités » en faisant la démonstration de l'hétérogénéité des filles et des garçons à travers la construction de nouvelles typologies. Nous ne nous focaliserons pas non plus sur un objet précis comme, par exemple, le phénomène des bandes ou des émeutes que les médias et les politiques assimilent à un « problème social » circonscrit à ces espaces et leurs habitants, ou comme le rapport à l'école ou aux loisirs pour penser l'ordinaire. L'objectif de ce livre consiste davantage à adopter une démarche articulant le genre à la question sociale et raciale afin de rendre compte le plus justement possible de cette jeunesse, de sa singularité et des enjeux sociaux et sociétaux qu'elle soulève par sa mise en scène médiatique, sa mise en agenda politique ou sa prise en charge institutionnelle. Ce travail s'inscrit dans la continuité de ce qui se fait déjà depuis une dizaine d'années dans la sociologie du genre française qui s'efforce de penser ensemble les rapports sociaux de genre, de

66.- GASPARD F., KHOSROKHAVAR F., *Le foulard et la République*, Paris, La Découverte, 1995.

67.- *Ibid.* p. 46-47.

68.- VENEL N., *Musulmanes françaises : des pratiquantes voilées à l'université*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 101.

69.- CLAIR I., *Les jeunes et l'amour dans les cités*, *op. cit.*

classe et de race⁷⁰. En dépit d – qu'elles se disent « intersec ou « postcoloniales » – anal dynamique, relationnelle et c pensée additionnant les rappo toujours genrée et prise dans perspective, nous considérons et forment un « système », s d'ensemble définit les forme façonent les jeunes habitants ou de déplacement des rappo cerner les ressorts qui font de dans la « diversité » des jeu quotidienne de ces jeunes fil déconstruisant les stéréotypes « banlieusard ». Dans le mēr des effets de la catégorie stign spécifique les institutions. E rents mécanismes d'oppressi possible une telle entreprise. grande majorité sur des enqu des expériences vécues – quo lation complexe des rapports faisant, ils s'inscrivent dans lecture du débat public.

Au-delà du stigmate « je des filles et des garçons a

La première partie de l'ouvra des parcours et des expérienc urbains stigmatisés.

70.- Voir par exemple les textes réu *logie de la domination*, Paris, E., ROCA I ESCODA M., *L' Dispute*, 2016 ; *L'homme et l lité ?* », n° 176-177, 2010 ; *N pouvoir* », Vol. 34, n° 1, 2015 colonialisme », Vol. 25, n° 3,

71.- CLAIR I., *Sociologies du genre*, 72.- MASCLET O., *Sociologie de la*

classe et de race⁷⁰. En dépit des débats théoriques qui les animent, ces approches – qu’elles se disent « intersectionnelles », « consubstantielles » (matérialistes) ou « postcoloniales » – analysent les différents rapports de pouvoirs de manière dynamique, relationnelle et contextualisée et permettent ainsi de « sortir d’une pensée additionnant les rapports hiérarchiques » en considérant que « la race est toujours genrée et prise dans la classe sociale, et réciproquement »⁷¹. Dans cette perspective, nous considérons que le genre, la classe sociale et la race interagissent et forment un « système », situé dans le temps et dans l’espace, dont la logique d’ensemble définit les formes de dominations spécifiques qui contraignent et façonnent les jeunes habitants des « cités », ainsi que les possibilités de résistance ou de déplacement des rapports sociaux qui leur sont accessibles. Aussi, afin de cerner les ressorts qui font de la « jeunesse des cités », une jeunesse à part entière dans la « diversité » des jeunes françaises⁷², il s’agit d’appréhender la réalité quotidienne de ces jeunes filles et garçons dans sa complexité et sa pluralité, en déconstruisant les stéréotypes sociaux, sexués et racisés de la figure médiatique du « banlieusard ». Dans le même temps, on ne peut faire l’économie d’une analyse des effets de la catégorie stigmatisée « jeunes des cités » qui travaille de manière spécifique les institutions. Et c’est bien en observant l’articulation des différents mécanismes d’oppression auxquels sont confrontés ces jeunes que devient possible une telle entreprise. Les articles sélectionnés s’appuient ainsi dans leur grande majorité sur des enquêtes empiriques qui mettent en lumière la pluralité des expériences vécues – quotidiennes et institutionnelles – à l’aune de l’articulation complexe des rapports sociaux de classe, de genre et/ou de racisation. Ce faisant, ils s’inscrivent dans une action politique de déplacement des lignes de lecture du débat public.

Au-delà du stigmate « jeunes des cités », des filles et des garçons aux expériences plurielles

La première partie de l’ouvrage cherche à faire la démonstration de la diversité des parcours et des expériences des filles et des garçons des quartiers populaires urbains stigmatisés.

70.– Voir par exemple les textes réunis par DORLIN E. (dir.), *Sexe, classe, race : pour une épistémologie de la domination*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009 ; FASSA F., LÉPINARD E., ROCA I ESCODA M., *L’intersectionnalité : enjeux théoriques et politiques*, Paris, La Dispute, 2016 ; *L’homme et la société* « Prismes féministes. Qu’est-ce que l’intersectionnalité ? », n° 176-177, 2010 ; *Nouvelles Questions Féministes*, « Imbrication des rapports de pouvoir », Vol. 34, n° 1, 2015 ; *Nouvelles Questions Féministes*, « Sexisme, racisme et post-colonialisme », Vol. 25, n° 3, 2006.

71.– CLAIR I., *Sociologies du genre*, op. cit., p. 119.

72.– MASCLÉ O., *Sociologie de la diversité et des discriminations*, Paris, Armand Colin, 2012.

Pour introduire la partie, le texte de Fabien Truong présente un modèle d'analyse ambitieux du banlieusard – fille ou garçon – pris dans sa complexité pour « penser ensemble la pluralité et le commun ». Il plaide pour « une approche relationnelle et processuelle » des différentes scènes sociales investies par les jeunes et des trajectoires collectives et individuelles. Il s'agit donc d'« élargir l'espace », « étirer le temps » et « penser par cas » pour décrire et expliquer la réalité sociale des banlieusards et des banlieusardes. La posture méthodologique et analytique défendue par Truong permet donc d'appréhender cette jeunesse dans sa singularité sans occulter les logiques de groupe et les rapports de dominations – relatifs à l'expérience du racisme et aux appartenances de sexe, de classe et de territoire. Dit autrement, cette démarche permet de penser l'hétérogénéité des trajectoires malgré l'existence réelle des obstacles sociaux qui pèsent collectivement sur le groupe. L'étude de l'institution scolaire qui accueille en son sein l'ensemble des filles et des garçons des quartiers populaires urbains relégués – au moins pour un certain temps – constitue ensuite un bon moyen de comprendre les processus de reproduction mais aussi de transformation des logiques de dominations sociale, ethnique et genrée qui structurent les représentations et les comportements des filles et des garçons. L'enquête de Pauline Beunardeau se focalise sur les situations d'interaction entre les deux groupes de sexe au sein de l'école. Les filles en situation de mixité subissent des attaques corporelles répétées par des garçons assez intrusifs. Face à « l'oppression masculine », elles résistent en apprenant collectivement et individuellement à « ne pas se laisser faire » et en incorporant des dispositions agonistiques. En faisant la démonstration de leur force, elles mettent en scène une certaine forme de virilité populaire qui les amène à « invisibiliser » leurs supposées faiblesses physiques et mentales. Cet article éclaire donc de manière précise et convaincante trois points essentiels : les formes de violences perpétrées par les filles et les garçons ainsi que leurs significations ne se confondent pas ; les filles – comme les garçons – constituent un groupe hétérogène comme en témoignent les trois modalités de recours à la force repérées ; la soumission des filles de cités au pouvoir viril est rarement passive et totale et invite, de fait, à un travail sociologique de « dévoilement des processus de « résistance » féminine ». À partir d'une définition relationnelle de l'ethnicité, le texte proposé par Perrine Devleeshouwer traite, quant à lui, de l'ethnisation des discours des jeunes descendants de migrants en réussite scolaire et scolarisés dans des quartiers populaires urbains belges. L'auteure montre que l'origine ethnique constitue un support à la formation des groupes de pairs ainsi qu'une grille de lecture des réputations des établissements scolaires. De même, en se référant aux stéréotypes ethniques, les jeunes qui valorisent la réussite scolaire et professionnelle se distancient des délinquants – « les teneurs de murs » – en rappelant que ce ne sont pas de « bons pratiquants » (en référence à la religion), ni de « bons jeunes ». Lorsque la relégation scolaire disparaît, le stigmatisme ethnique devient donc un outil de définition par la négative contribuant aux distances entre jeunes. Aussi, la qualité de ce travail

réside dans la mise en évidence de la « différence perçue de statut » articulante entre la réussite scolaire et la situation entre « eux » (« eux » désignant les migrants en réussite scolaire et le « nous » désignant le milieu local des filles et des garçons). L'auteure montre également que les difficultés des filles et des garçons qui s'engagent dans des parcours scolaires négatifs pèsent sur leur avenir. L'auteure montre également que les difficultés des filles et des garçons ne deviennent pas une « ressource » mais qu'elles se cumulent avec du capital scolaire et des compétences plus légitimes que les filles et les garçons ne méritent moins. En pensant les effets – selon les acteurs – des différents rapports de force, l'auteure comprend toute la complexité des situations.

À la lecture de ces textes, on comprend (à l'association), les temps et les ressources disponibles. Les filles et les garçons adoptent donc ces codes de la féminité (à l'association politique) et connaissent la réussite scolaire, engagement ou réussite scolaire. On comprend qu'à l'association,

Quand le stigmatisme genré

La deuxième partie met en évidence la forme et le sens dans les interactions – qui parlent de ou à l'association – et les encadrent. Si nous nous intéressons à la construction politico-sociale, postulons que l'ensemble des effets de catégorisation de ces filles et de ces garçons est la conséquence de la genération de ce public, les jeunes. D'autre part, ils sont des stéréotypes dont ils font

73.- NOIRIEL G., *Immigrés privés*, Paris, Fayard, 2000.

réside dans la mise en évidence de l'hétérogénéité de cette jeunesse sur la base d'une « différence perçue de capital culturel en construction », le recours aux discours articulant méritocratie scolaire et stigmatisations ethniques venant renforcer l'opposition entre « eux » (« les teneurs de murs ») et « nous » (les jeunes descendants de migrants en réussite scolaire). Enfin, Elsa Lagier explore les parcours d'engagement local des filles et des garçons de cités descendants de migrants. Celles et ceux qui s'engagent dans le jeu politique cherchent à lutter contre les représentations négatives qui pèsent sur les jeunes habitants des quartiers d'habitat social. Mais l'auteure montre également que les stigmates – ethnique et territorial – peuvent devenir une « ressource » pour se faire élire au niveau local, notamment lorsqu'ils se cumulent avec du capital scolaire et culturel. Cependant, les hommes se sentent plus légitimes que les femmes alors même que les acteurs politiques locaux s'en méfient moins. En pensant la pluralité des processus de stigmatisation et de leurs effets – selon les acteurs et les configurations – comme le résultat de l'articulation des différents rapports de pouvoir (classé, racisé et sexué), Lagier nous donne à voir toute la complexité des expériences vécues.

À la lecture de ces textes, on comprend que selon les contextes (quartier, école, association), les temporalités (adolescence, post-adolescence et jeunes adultes) et les ressources disponibles (capital scolaire, réseau de sociabilité), ces filles et ces garçons adoptent des comportements variés (dans le rapport à la violence, aux codes de la féminité, à l'auto-identification ethnique ou au « métier » d'élus politique) et connaissent des trajectoires et des destins pluriels (échec ou réussite scolaire, engagement ou démobilisation politique) dont la complexité ne peut se comprendre qu'à l'aune de l'articulation des différents rapports sociaux.

Quand le stigmaté genré et racisé « jeunes des cités » s'institutionnalise

La deuxième partie met la focale sur la manière dont le genre et la race prennent forme et sens dans les institutions – médiatique, politique, scolaire ou judiciaire – qui parlent *de* ou *à* la jeunesse populaire urbaine des « cités » reléguées et l'encadrent. Si nous n'invitons pas ici à une sociologie de la réception de la construction politico-médiatique de la « problématique banlieue », nous postulons que l'ensemble de ces discours, le plus souvent stigmatisants, produisent des effets de catégorisation qui prennent corps et sens dans la réalité quotidienne de ces filles et de ces garçons. D'une part, ils structurent les politiques à destination de ce public, les jugements des acteurs institutionnels et les actions mises en œuvre. D'autre part, ils obligent souvent les jeunes à se conformer aux nombreux stéréotypes dont ils font l'objet, à les contourner ou à leur résister⁷³.

73.- NOIRIEL G., *Immigration, antisémitisme et racisme en France. Discours publics, humiliations privées*, Paris, Fayard, 2007.

Dans le premier article de ce deuxième axe, Fatima Khémilat adopte une approche intersectionnelle des rapports sociaux pour étudier la manière dont se construit l'altérité des jeunes hommes et des jeunes femmes des cités dans les discours politiques et médiatiques. Dans les débats politiques, la pornographie ou les supports artistiques, la mise en scène du « garçon arabe » sexiste et de « la fille voilée » produit une hiérarchie des civilisations *via* l'idéologie féministe articulée à la question religieuse territorialisée. Autrement dit, l'auteure démontre que la visibilité du fait religieux musulman dans les « cités » participe à construire la figure d'un peuple racisé, impur et inférieur responsable de l'ensemble des problèmes sociaux. De manière tout à fait stimulante, l'article pointe ainsi l'importance de penser ensemble l'ethnicité (relatif à la « race », la religion et la culture supposée du groupe) et le genre pour analyser la domination de classe qui s'exerce à l'encontre de la jeunesse populaire urbaine. Carine Guérandel aborde, quant à elle, la problématique du sport à visée sociale en montrant comment les discours sexués et racisés sur les filles et les garçons de « cités » imprègnent les politiques d'intégration par le sport. On retrouve les oppositions sociales classiques du « bon jeune » (le sportif intégré) et du « mauvais jeune » (le public cible des premières initiatives socio-sportives dans les années 1980), de la jeune fille émancipée (qui fait du sport) et de la beurette victime d'une culture d'origine qui l'assigne à la passivité (nouveau public cible du monde sportif des années 2000). Si les orientations politiques encouragent la pratique sportive des filles dans les quartiers populaires urbains stigmatisés, l'article montre que les catégories de pensées des textes officiels, largement partagées par les acteurs locaux du sport, tendent à privilégier des activités et des modalités de pratiques stéréotypées. Concernant les politiques éducatives, Stéphanie Rubi explique que les sociabilités juvéniles submergent l'école qui voit dans les dispositifs de maintien de l'ordre scolaire une planche de salut. Mais ces désordres scolaires quotidiens sont traités de manière différenciée selon le sexe des élèves. Si les filles sont moins nombreuses que les garçons dans le dispositif, à comportements déviants équivalents, les « mauvaises filles », qualifiées de « très dures » mais perçues comme « récupérables », s'opposent aux « garçons perdus » qui n'y accèdent pas. Les situations rencontrées par l'auteure témoignent également d'une dégradation des rapports entre adolescent-e-s et d'une culture agonistique propre à un cadre d'expérience marqué du sceau de la relégation, de la précarité, de la vulnérabilité et du stigmatisme territorial et ethnique intrinsèque aux « cités ». Finalement, l'article pose un regard critique sur ces dispositifs fonctionnant comme « des sas d'attente » qui individualisent la prise en charge – ce ne sont plus des territoires ou des établissements qui sont visés mais des poignées d'individus repérés comme déviants – et ce faisant, qui font porter la responsabilité des inégalités structurelles à ceux et celles qui les subissent. Rubi précise que la situation d'injustice

sociale est d'autant plus racisée (essentiellement de migrants) ou souffre de désordres scolaires. Au tribunal, Guillaume plus en plus forte de la construction sociale des jeunes garçons qui ou « arabes » – est le plus souvent de blanches, renforce de la mauvaise volonté judiciaire. L'analyse de classe, de sexe et de l'acte qui pèse lourd sur ces derniers mobilise certaines inégalités du langage).

Cette dernière p de naturalisation de la mise en scène ou stigmatisés – racial, sociaux structurent populaires urbains

Bibliographie

- AVENEL C., *Sociologie*
 BARRAULT L., « Ant populaires : une en n° 3, 2010, p. 97-1
 BEAUD S., *80 % de re Paris, La Découvert*
 BEAUD S., MASCLET Deux générations s
 BEAUD S., PIALOUX dangereuses, Paris,
 BERTHAUD J., *La ban commun, Paris, Ag*
 BERTHO A., *Les enfan* 2016.

Khémilat adopte une manière de lier la manière dont se mesurent les cités dans les années 1980, la pornographie ou le sexisme et de « la fille » à la « fille » féministe articulée. L'analyse démontre que la jeune fille participe à construire l'identité de l'ensemble des cités. L'article pointe ainsi la « race », la religion et la domination de classe qui, comme Guérandel aborde, ne montrant comment les « cités » imprègnent les oppositions sociales des « mauvais jeunes » (le monde des années 1980), de la victime d'une culture du monde sportif des pratiques sportives. L'article montre que les cités sont créées par les acteurs locaux à travers des pratiques stéréotypées. Rubi explique que les dispositifs de maintien des écoles quotidiens. Si les filles sont moins déviantes que les garçons, mais perçues comme déviantes, elles n'y accèdent pas. Les cités souffrent d'une dégradation de la qualité de vie propre à un cadre de vie précaire, de la vulnérabilité des cités. Finalement, les cités sont perçues comme « des sas » dans lesquels sont plus des territoires individuels repérés comme des inégalités structurelles et une situation d'injustice

sociale est d'autant plus niée que les acteurs institutionnels mobilisent des critères racisés (essentialisation des comportements violents des filles descendantes de migrants) ou sexués (une relation mère/fille problématique) pour analyser les désordres scolaires. Enfin, à partir d'un long travail d'observation dans un tribunal, Guillaume Teillet met en lumière les logiques de répression pénale de plus en plus forte des formes de délinquance incarnées par les bandes. Répondant à la construction sociale de la délinquance, la justice pénalise d'autant plus ces jeunes garçons qu'ils appartiennent à la fois aux minorités – ils sont « noirs » ou « arabes » – et aux groupes des hommes des classes populaires. Face à eux, le plus souvent des femmes, avocates ou magistrates, de classes moyennes et blanches, renforcent le verdict final notamment lorsque les jeunes manifestent de la mauvaise volonté, de la résistance ou que ces derniers détiennent un casier judiciaire. L'analyse du « procès d'une bande » à l'aune des rapports sociaux de classe, de sexe et de race donne donc à voir le rapport de domination judiciaire en acte qui pèse lourdement sur les jeunes garçons de cités racisés même si parfois, ces derniers mobilisent le rapport de classe comme une ressource en pointant certaines inégalités (comme celles relevant du rapport à la police ou de la maîtrise du langage).

Cette dernière partie révèle ainsi la prégnance des processus de racialisation et de naturalisation des hiérarchies sociales et des différenciations entre les sexes dans la mise en scène ou la prise en charge institutionnelle des « jeunes des cités ». Les stigmates – racial, sexué et social – institutionnalisés qui renforcent les clivages sociaux structurent alors la réalité sociale des filles et des garçons des quartiers populaires urbains relégués aujourd'hui.

Bibliographie

- AVENEL C., *Sociologie des « quartiers sensibles »*, Paris, Armand Colin, 2005.
- BARRAULT L., « Anticipations de l'avenir et rapports au politique de jeunes des milieux populaires : une enquête ethnographique en banlieue », *Politique et Sociétés*, Vol. 29, n° 3, 2010, p. 97-114.
- BEAUD S., *80 % de réussite au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, La Découverte, 2002.
- BEAUD S., MASCLET O., « Des « marcheurs » de 1983 aux « émeutiers » de 2005. Deux générations sociales d'enfants d'immigrés », *Annales*, n° 4, 2006, p. 809-843.
- BEAUD S., PIALOUX M., *Violences urbaines, violence sociale. Genèse des nouvelles classes dangereuses*, Paris, Fayard, 2003.
- BERTHAUT J., *La banlieue du « 20 heures » ? Ethnographie de la production d'un lieu commun*, Paris, Agone, 2013.
- BERTHO A., *Les enfants du chaos. Essai sur le temps des martyrs*, Paris, La Découverte, 2016.

- BONELLI L., *La France a peur. Une histoire sociale de l'insécurité*, Paris, La Découverte, 2008.
- BOURGOIS P., *En quête de respect. Le crack à New-York*, Paris, Le Seuil, 2001.
- CARDI C., PRUVOST G. (dir.), *Penser la violence des femmes*, Paris, La Découverte, 2012.
- CASTEL R., *La montée des incertitudes. Travail, protections, statut de l'individu*, Paris, Le Seuil, 2009.
- CASTEL R., *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Fayard, 1995.
- CAYOUILLE-REMBLIÈRE J., *L'école qui classe. 530 élèves du primaire au bac*, Paris, PUF, 2016.
- CHAMBOREDON J.-C., *Jeunesses et classes sociales*, Paris, Presses de l'ENS, 2015.
- CHAUVEL L., *Le destin des générations. Structure sociale et cohorte en France du XX^e siècle aux années 2010*, Paris, PUF, 2014.
- CLAIR I., *Sociologies du genre*, Paris, Armand Colin, 2012.
- CLAIR I., *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Armand Colin, 2008.
- CORTESERO R., MARLIÈRE E., « L'émeute est-elle une forme d'expression politique ? Dix ans de sociologie des émeutes de 2005 », *Agora Débats/Jeunesses*, n° 70, 2015, p. 57-77.
- COUSTRAS J., *Crise urbaine et espaces sexués*, Paris, Armand Colin, 1996.
- DORLIN E., « Le cœur de la révolte. Tous les jeunes de banlieues sont des hommes, toutes les femmes sont... amoureuses », *Mouvements*, Vol. 3, n° 83, 2015, p. 35-41.
- DORLIN E. (dir.), *Sexe, classe, race : pour une épistémologie de la domination*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009.
- DUBET F., *La galère. Jeunes en survie*, Paris, Fayard, 1987.
- DUPREZ D., KOKOREFF M., *Les mondes de la drogue*, Paris, Odile Jacob, 2000.
- FASSA F., LÉPINARD E., ROCA i ESCODA M., *L'intersectionnalité : enjeux théoriques et politiques*, Paris, La Dispute, 2016.
- FASSIN D., FASSIN E. (dir.), *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, Paris, La Découverte, 2009.
- FAURE S., « HLM : côté filles, côté garçons », *Agora Débat/Jeunesse*, n° 41, 2006, p. 94-108.
- FAURE S., GARCIA M.-C., *Culture hip-hop, jeunes des cités et politiques publiques*, Paris, La Dispute, 2005.
- GALLAND O., *Sociologie de la jeunesse*, Paris, Armand Colin, 2011.
- GASPARD F., KHOSROKHAVAR F., *Le foulard et la République*, Paris, La Découverte, 1995.
- GEISSER V., *La nouvelle islamophobie*, Paris, La Découverte, 2003.
- GOFFMAN E., *Stigmate. Les usages sociaux du handicap*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2010.
- GUÉNIF-SOUILAMAS N., *Des Beurettes*, Paris, Hachette, 2000.
- GUÉNIF-SOUILAMAS N., « Le balcon fleuri des banlieues embrasées », *Mouvements*, Vol. 2, n° 4, 2006, p. 31-35.

GUENIF-SOUILAMAS N.,
l'Aube,
GUERANDEL C.,
Grenob
GUILLAUME J.-C.,
HAMEL C.,
Maghre
HAMEL C.,
n° 17, 2
JAMOUILLE C.,
préaires
JOBARD F.,
Open S
KEBABZAN H.,
des injon
soutien
et Justic
KHOSROKHAVAR F.,
2015.
KOKOREFF M.,
Payot, 2
L'homme et
n° 176-1
LAPEYRONNE C.,
Paris, Ro
LEPOUTRE J.-C.,
MARLIÈRE E.,
en mutar
MARLIÈRE E.,
Fayard, 2
MARLIÈRE E.,
mattan, 2
MASCLET C.,
MAUGER G.,
des jeune
MAURIN E.,
MOGUÉROU C.,
d'immig
MUCCHIELLI G.,
logique, F
MUCCHIELLI G.,
La Déco